

## Sophie Ehrsam, La Quinzaine littéraire

Se fondre dans le poème

Les éditions Corti publient un recueil de l'Américain Peter Gizzi, qui n'avait jamais été traduit en français. L'Externationale, paru en anglais en 2007, réunit une trentaine de poèmes qui attestent de la vitalité de la poésie américaine contemporaine.

L'Externationale, c'est avant tout une affaire de perception. Le titre suggère une extériorité, une attitude de spectateur, et c'est effectivement une poésie très visuelle, où le regard traverse les fenêtres, le plus souvent de l'extérieur vers l'intérieur. L'image du spectateur convient mieux que les références à l'art sont multiples : le premier poème, « Une panique qui peut encore me tomber dessus », emprunte son titre à une œuvre de Jess Collins, elle-même inspirée par une citation de Robert Duncan. Un autre, « Vincent, nostalgique du pays des images », est une référence à Van Gogh, le titre provenant d'une phrase trouvée dans une de ses lettres. La photo et le cinéma ne sont pas oubliés. « Phantascope » et « Lumière » rendent hommage aux pionniers du cinéma. Le mot « lumière » est par ailleurs omniprésent ; le monde est ici non seulement vibrant de couleurs variées, mais plein de chatoiements, de reflets, de scintillements – la langue anglaise est très riche dans ce domaine –, à l'image d'une société moderne pleine de surfaces polies : vitres, carrosseries, papier glacé... Une société lisse où tout glisse et passe, où la lumière peut devenir aveuglante plutôt qu'éclairante. Le mot-valise « Bipolairoïd » traduit le malaise de cette civilisation.

« Le corps cellulaire  
flouté dans le soleil,  
sursaturé par le brun rougeâtre  
du Polaroid.

Où allons-nous  
Dans les secondes mécaniques  
De ce film super-8,  
De cette couleur qui se pose ? »

La musique et d'autres manifestations sonores sont aussi présentes, non seulement à travers des titres comme « Silence Radio » ou « Protest Song », mais aussi en raison d'une poétique qui trouve sa plénitude dans L'Exterminale : il faut se réapproprier la langue, loin des mots trop longs, trop savants qui se désagrègent dans le bruit monde et finissent par perdre leur sens tout en étouffant la parole vraie :

« Le signal et son bruit  
-scule, -ence, -ide.  
Tellement d'étrangers  
vivant dans un larynx.  
Tellement dépend de x  
tellement plus  
du livre dans ta main.

Commence à zéro

et laisse le son t'atteindre. [...]

-mandias, -icieux, -rex.

La boîte crache à nouveau

dans la pièce d'électro-

magnétiques mensonges. »

Peter Gizzi s'est nourri, outre des arts visuels et sonores, de grandes figures de la littérature américaine comme Emily Dickinson et Walt Whitman et dans une certaine mesure des grands antiques (Homère, Socrate, Zenon), fût-ce indirectement, par le prisme de la culture états-unienne (« Imitation vulgaire » est par exemple une référence à un morceau de John Cage inspiré du *Socrate* d'Erik Satie). Des influences plus inattendues sont également perceptibles, rimbaldiennes notamment, avec le goût des couleurs, le jeu sur les voyelles et des vers tels que

« J'ai capturé des lucioles à l'équinoxe » qui ne seraient pas incongrus dans *Le Bateau ivre*.

Pour autant, c'est bien une poésie d'aujourd'hui, une voix singulière qui touche sans interpellation directe. Comme l'a analysé Stephen Collis, un autre poète américain, chez Peter Gizzi le poème tente d'inclure ce qui arrive de l'extérieur, d'où l'importance de la perception, de la sensation plutôt que du sentiment. En faisant appel à des expériences collectives ou en s'observant de l'extérieur (« l'invisible au travers duquel / on se voit enfin / dans une rue reculée du monde »), le poète tente de se fondre dans le poème : « être soi-même se muant en poème ».





